

L'ÉGLISE DE LACHELLE¹

ET

SES VITRAUX

La commune de Lachelle, qui compte seulement 295 habitants, est située à 9 kilom. de Compiègne et à 7 d'Estrées-Saint-Denis. « Elle étage ses maisons sur les pentes d'un ravin agréable², » mais, éloignée des grandes voies de communication, elle est peu connue des touristes. Comme presque partout, son église est son principal intérêt. Construite au-dessus du chemin creux qui conduit à Beauma-

1. Lecture faite à la Société historique de Compiègne, le 16 juillet 1908, et dont l'impression a été retardée par la difficulté de se procurer une bonne reproduction des vitraux et par diverses circonstances. Comme elles sont indépendantes de notre volonté, il importe de les faire connaître. M. l'abbé Toillon, curé de Remy et desservant Lachelle, voulant sauver ces vitraux qui menaçaient ruine, s'était adressé à la maison Champigneulle qui en avait déjà opéré la dépose, quand elle fut arrêtée par l'autorité locale, aussi malveillante qu'incompétente en matière d'art. Une transaction intervint entre le ministère des Beaux-Arts et M. l'abbé Toillon qui fut autorisé à faire réparer les vitraux, à ses frais, suivant les conditions réglées par l'architecte du ministère. Malgré tant de générosité, il n'en fut pas moins traduit en justice et condamné, pour avoir osé toucher à une œuvre d'art classée, clandestinement, on peut le dire, puisque l'architecte des monuments historiques n'avait pas été informé. Ce jugement singulier fut heureusement réformé; la maison Champigneulle a pu réparer les vitraux et même elle a bien voulu nous fournir la photographie du principal d'entre eux, que nous sommes heureux de placer sous les yeux de nos lecteurs. Qu'elle partage avec M. l'abbé Toillon l'expression de notre profonde gratitude.

2. EUG. MULLER, *Courses archéol. autour de Compiègne*, (*Bulletin de la Société histor.*, t. XI, p. 294.)

noir, elle ne s'aperçoit pas de loin; et cependant, elle domine les habitations actuelles élevées sur d'anciennes carrières utilisées jadis comme lieux de refuge et appelées des *forts*, ou en picard des *muches*¹. Ce lieu a conservé le nom de Saint-Arnoult, en souvenir du monastère fondé par ce saint et dont les abbés étaient collateurs de la paroisse. Dominant le ravin qui se dirige vers la vallée de l'Aronde, cette modeste église de village offre un aspect pittoresque.

L'intérieur présente une construction élégante du xvi^e siècle, quelques problèmes archéologiques à élucider et spécialement des vitraux à examiner, ou plutôt des fragments de verrières dont l'ensemble iconographique, plus intéressant jadis, laisse encore d'agréables impressions.

Ces sortes d'œuvres d'art ancien sont hélas! trop rares dans le doyenné d'Estrées-Saint-Denis², moins fortuné que les cantons voisins de Ressons-sur-Matz et de Lassigny, dont un aimable confrère, M. l'abbé Gallois, a dépeint les richesses artistiques³. A Chevrières, notre savant chanoine

1. Il y a à Canly (canton d'Estrées-Saint-Denis), près de l'église, des souterrains, ou « caves de guerre », qui servaient de refuge aux habitants, pendant les désordres du moyen âge et les guerres de Religion. On en trouve dans beaucoup de villages de Picardie, qui eurent leur utilité, durant les dévastations des Anglais, des Bourguignons, des Espagnols au xiv^e siècle, au xv^e et au xvi^e). M. Enlart cite, dans l'Oise, les souterrains-refuges de Blancfossé, Campremy, Canly, Croissy, Dompierre-la-Muche, Esquennoy, Fléchy et Fouquerolles. (*Manuel d'archéol.*, t. II, 709.)

2. Je n'ai pas à parler des fenêtres *kaléidoscopiques* de Remy, de Jonquières, de Canly et du Meux, où tant de morceaux de verres de couleur, *galimatias* patiemment ajusté par feu l'abbé Deligny, décédé, le 30 juillet 1887, aumônier du Carmel de Compiègne, subsistent encore, après bientôt une cinquantaine d'années. Il est préférable de laisser au temps, le soin de les ronger lentement, quand on ne les remplace pas, comme je me suis empressé de le faire à Estrées-Saint-Denis. Des fenêtres de verre blanc, même tel que celui dont Job (Ch. XXVIII, 17) et Salomon (Proverb. XXIII, 31), font mention, seraient certainement plus artistiques.

3. *Vitraux de la Renaissance* dans les cantons de Lassigny et de Ressons-sur-Matz. Compiègne 1903.

Morel a étudié et décrit très consciencieusement, comme toujours, les chefs-d'œuvre qui parent son église. Le bel ouvrage de M. L. Ottin sur le *Vitrail* en renferme plusieurs dessins fort curieux¹. Dans l'église de Francières, on ne retrouve que des parcelles, ou des débris de vitraux de la Renaissance à la fenêtre du chevet² et, pour terminer la série si courte des poèmes en verre de notre pauvre canton, c'est à Lachelle qu'il faut venir. Là, du moins, il reste encore des vestiges précieux du commencement de la Renaissance. Les artistes de cette époque ne se contentent plus de fermer les jours des monuments avec des rideaux coloriés, ils créent en quelque sorte de véritables tableaux translucides, avec paysages animés, auxquels la perspective donne la profondeur et la vie.

*
* *

Gravissant le perron de dix marches, nous pénétrons dans l'église de Lachelle, par un portail en anse de panier. Cette

1. Planche hors texte, *Saint Pierre devant le proconsul*, etc.

2. Au sommet, dans les amortissements, il reste un *Père éternel* avec chape, tiare, boule du monde, bénissant, et des anges dans les écoinçons. Ils n'ont pas été remaniés comme les autres sujets. Ce sont : 1° *l'Immaculée*, dans des rayons de gloire et des nuages ; une couronne élevée au-dessus de sa chevelure jaune paraît tenue par deux têtes d'anges. — 2° *Le divin Crucifié*, ayant à droite la sainte Vierge et à gauche *S. Jean*, apôtre ; au-dessus de la croix qui est en forme de T, la lune et le soleil obscurcis. — 3° *S. Michel*, patron de la paroisse, armé d'un glaive et tenant un bouclier à gauche, terrasse le féroce dragon. — 4° *S. Jean-Baptiste*, revêtu d'une peau de bête sauvage. La restauration a été faite, il y a dix ans, par M. Koch, peintre-verrier, à Beauvais. Dans l'autre fenêtre, on voit des anges charmants portant soit la Sainte Face, soit les instruments de la Passion. En examinant ces restes anciens, je m'étais placé sur la marche du sanctuaire. M. le curé me fit plier le genou, afin de lire, sous la gorge de cette pierre dure, l'inscription suivante, en langue grecque :

ΘΥΣΑΤΕ ΘΥΣΙΑΝ ΔΙΔΑΙΟΣΥΝΗΣ ΚΑΙ ΕΛΠΙΣΑΤΕ
ΕΠΙ ΚΥΡΙΟΝ. Παλ. δ' 1610 ε.

C'est le sixième verset du psaume IV^e : *Sacrificate sacrificium justitiæ et sperate in Domino.*

arcade s'ouvre sous le clocher-porche, tour carrée et massive, dont chaque angle est appuyé par un solide et lourd contrefort.

Dès l'entrée, on embrasse d'un coup d'œil tout l'ensemble de l'édifice, de plan cruciforme, parfaitement éclairé, de dimensions restreintes, mais bien proportionnées. Il mesure 25 mètres de long approximativement, y compris 4^m50 environ sous la tour du clocher-porche.

Toute l'architecture est du xvi^e siècle : les voûtes à nervures prismatiques en sont la marque évidente.

Il est vraisemblable que la carrière de Lachelle a fourni les matériaux de cet édifice.

D'après Graves, sa date exacte est 1532, et le maître-maçon de l'œuvre, Jean Dupont, de Remy. J'ignore à quelle source il a puisé ce renseignement positif, qu'après lui tous les auteurs ou les dictionnaires et annuaires locaux ont reproduit fidèlement, sauf les coquilles d'impression¹.

Des témoins authentiques et irrécusables sont aussi les vitraux datés de 1532, 1536 et 1541. La cloche elle-même, à la voix argentine, sur laquelle quatre siècles ont passé, donne la même indication, du haut de son beffroi.

Sans être un bourdon de cathédrale, puisque sa hauteur mesure seulement 0^m70 c. et son diamètre 0^m85 centim., elle est une des plus anciennes cloches, non seulement du canton, mais du diocèse ; son témoignage est donc digne de foi autant que de respect. Autour de cette urne renversée, de beaux caractères gothiques en relief attestent qu'elle a été fondue en 1543. A titre d'antiquité, son acte de naissance mérite d'être copié ; d'ailleurs, le texte en est édifiant et curieux :

✠ Marie suis nomée à Dieu faire supplication :
 les ames de ceulx soint sauvée qui sont cause
 de ma façon l'an Mil Vc XLIII.

Le nom de Marie lui fut peut-être donné pour honorer la

1. V. Emmannel WOILLEZ, *Répert. archéol. du Départ. de l'Oise*. Paris, Imp. nationale, in-4°, 1862.

patronne titulaire de l'église, Notre-Dame dans son Assomption ; mais, malheureusement, l'inscription ne fournit aucune désignation ni de donateur, ni de fondeur.

Cinq médaillons à figurines sont appliqués à cette cloche comme ornementation : un crucifix, une madone, un évêque, une vierge. Quant au manche, il est formé de poignées.

L'ascension de la cage, peu accessible, de la tour, valait la peine d'en rapporter cette inscription campanaire. Il fallait bien ce plaisir, pour compenser la difficulté de gravir une échelle sans échelons réguliers et l'ennui de secouer les restes des habitués des clochers.

Un supplément de poussière séculaire nous était réservé, à M. l'abbé Toillon, curé de Remy¹, et à moi, dans la tribune exigüe, où gisent un vieux pupitre-lutrin sans valeur et une grosse boîte à musique avec sa manivelle. A côté et pêle-mêle, il y a des tuyaux à bouche d'étain et de bois, bosselés et déformés, puis des cylindres ou rouleaux chargés de lamelles de cuivre, qui servaient à moudre des airs de musique et de plain-chant. C'est ainsi qu'à défaut de mieux, on appelait l'harmonie à rehausser les solennités du culte, avant qu'il ne fût interrompu à Lachelle, ou quand il y était en honneur, alors que le peuple

Du temple saint inondait les portiques.

Du clocher trappu, les tintements de l'office vont se faire entendre de nouveau, et, malgré le temps d'arrêt des cérémonies anciennes, on reprend confiance pour l'avenir.

Redescendus sur le sol, auprès de la cuve octogone des fonts, fruste, sur une base carrée de pierre dure, ne nous contentons plus d'un coup d'œil général : examinons les détails.

Dans la nef, il y a seulement deux travées ; en réalité, selon moi, la troisième a dû être ouverte après la construction primitive sur les petites chapelles latérales, si j'en juge

1. La description de l'église de Remy a été faite dans le *Bulletin Religieux* du diocèse, n° du 20 juillet 1895, p. 519. V. aussi la *Promenade archéol. et Course archéol.* de M. MULLER, 1891, 1895 et 1904.

bien, à l'extérieur, par l'application du mur des transepts sur le contre-fort de la nef, dont le glacis ressort sous la sablière du toit. Ces transepts, dans le même style architectural que la nef et le chœur, ont des voûtes moins élevées ; mais la régularité de l'édifice ne pouvait que gagner à leur adjonction, même après coup, et il n'y avait rien à redouter pour la solidité¹.

Chaque travée de la nef est éclairée par une belle fenêtre à meneau central, avec un seul lobe dans l'ogive. Le chœur, terminé par une abside pentagonale, est entouré de boiserie qui ont des sculptures de style Louis XIV aux angles des panneaux, séparés par des pilastres avec chapiteaux plats du genre corinthien. Il est ajouré par sept grandes ouvertures : quatre l'inondent de lumière, à travers des losanges de verre blanc, et les trois autres, dans l'abside conservent des vitraux anciens auxquels nous apportons quelque chose du respect dû à l'héritage des ancêtres. Plus que les autres objets mobiliers de l'église, ils attirent l'attention du visiteur. Aussi les décrivons-nous plus amplement, après n'avoir jeté qu'un rapide coup d'œil sur le maître-autel du xviii^e siècle.

Un tabernacle de bois, à deux étages et galerie, y montre en haut trois bas-reliefs intéressants : au centre, la *Cène* ; sur les côtés, à droite, la *Manne*, (*Nombres*. XI. 7-9), à gauche les *pains de proposition* (*Exode*, XXV, 30 ; Hébr. IX ; I Rois, XXI, 6), emblèmes eucharistiques traditionnels. Une *Vierge-Mère*, sculptée sur la porte du tabernacle, présente l'Enfant-Jésus tenant une grappe de raisin. Deux petites niches sont vides de leur statuette disparue.

Du côté de l'Évangile, sur le mur, près de l'autel, une statue de la sainte Vierge, en pierre, semble bien être du xvi^e siècle. Elle a les cheveux ondulés, une robe aux plis

1. D'un côté, à gauche en entrant, la chapelle de la sainte Vierge. De l'autre côté, celle de S^t Primitif ; sur l'autel un reliquaire en mauvais état renferme des reliques de ce saint (une côte) et de sainte Réparate, dont nous n'avons pas trouvé les lettres de provenance et d'authenticité.

bien drapés, une couronne à fleurons, en forme de fleurs de lys. L'Enfant-Jésus, placé sur le bras gauche, a la tête penchée sur sa mère et tient un oiseau dans la main. Trois autres statues de la même époque appliquées à la muraille ou sur le lambris ne manquent pas d'intérêt, mais sont assez difficiles à identifier.

*
**

Les sept fenêtres du chœur paraissent avoir été divisées par des meneaux de pierre supportant soufflets et mouchettes, actuellement remplacés par des barres de fer destinées à soutenir des panneaux peints subsistant seulement dans les trois fenêtres du fond. Le style, le dessin et le coloris de ces vitraux ont une gravité, une piété naïve qui n'est pas sans charme ; essayons d'en préciser le sens religieux.

Fenêtre centrale de l'abside.

Pour la lecture, sinon l'explication des sujets représentés dans la baie centrale, regardons à gauche, de bas en haut et de haut en bas, à droite. Si cet ordre n'est pas logique, il ne l'est ni plus ni moins que celui qui a présidé au placement, ou plutôt au déplacement de ces panneaux fortement endommagés.

D'après les éléments qui ont résisté aux mutilations, la fenêtre du milieu représente les scènes de *la Naissance* et de *la Mort de Jésus-Christ*. Mais que de transpositions et de juxtapositions, ou de restaurations et de dégradations fâcheuses !

1. L'ADORATION DES MAGES. En commençant par le bas, le sujet, à gauche du spectateur, est l'adoration des trois Rois Mages, offrant leurs présents. L'Enfant-Jésus les bénit, assis sur les genoux de la Vierge, vêtue d'une robe rose et d'un manteau bleu. La figure de Marie ne semble pas être la figure primitive ; c'est plutôt une tête d'homme auréolée, couverte d'une coiffure jaune, sans caractère. Le manteau du premier des Rois de l'Orient est riche, d'un ton jaune

d'or, doublé d'hermine. Ce personnage s'agenouille dans la posture de la prière. Les deux autres monarques sont debout : l'un présente une cassette, de la main gauche ; il se découvre et tient, de la droite, une espèce de chaperon, de couleur brune ; le troisième, de figure africaine, porte un diadème d'or, une épée dont la poignée est d'or et offre un vase de myrrhe.

Dans le lointain, apparaissent les édicules de Bethléem, deux bergers et l'étoile qui brille, au-dessus des pierres de l'étable en ruine et d'une charpente de bois, formant le cadre du dessin.

2. L'ECCE HOMO ET LE CRUCIFIEMENT. Dans le panneau qui surmonte celui de l'Adoration des Mages, une inscription moderne, en caractères romains, ECCE HOMO, a été insérée par M. Deligny, au-dessus d'une autre de l'époque des verrières, en caractères gothiques. Cette partie, d'ailleurs très remaniée, ne permet plus de juger de sa facture originelle. Les bordures Renaissance sont bonnes de chaque côté du Christ, qui porte un manteau non pas pourpre mais violet¹, à agrafes jaunes ; sa couronne est jaune également, comme aussi le roseau tenu dans la main droite et ramené sur le côté gauche. J'ai lu que le jaune se prend souvent en mauvaise part dans les vitraux. Serait-ce pour cette raison que la couronne d'épines et le sceptre dérisoires du Christ ont cette couleur ? Mais je ne veux pas voir du symbolisme à l'excès dans des œuvres artistiques exécutées

1. « Une particularité à noter dans les vitraux du xvi^e siècle : le personnage du Christ est toujours vêtu de violet. Serait-ce parce que le bleu de la robe et le rouge du manteau, se confondant de loin, donnaient l'apparence de cette couleur dans les petits personnages ? On aurait dans ce cas et à la longue trouvé inutile de rapprocher ces deux couleurs et on aurait simplifié la question en n'employant plus que l'intermédiaire qui présente le même aspect. C'est d'autant plus improbable qu'en vitrail on cherche toujours les occasions de passer d'une couleur à l'autre pour excuser la présence du plomb. Toujours est-il que le Christ est partout représenté de la sorte, quoique vêtu de la robe seule, mais alors ornée d'une bordure d'or. » L. OTTIN. *Le Vitrail* p. 72.

pour une église, ce qui n'est pas la même chose que le symbolisme de l'Église. Derrière le rideau faisant fond à la figure du Christ, on aperçoit, dans le lointain, les tours de Jérusalem d'un dessin délicat.

Dans le même panneau, en remontant, il faut mentionner, pour l'exactitude de la description, le sommet de la croix du Calvaire avec l'inscription INRI. Un soleil doré, à droite de la traverse, et un croissant de lune argenté, à gauche¹, sont là pour rappeler les ténèbres du Vendredi-Saint prédites par Isaïe (XXII, 15). Tous les fragments mal juxtaposés de ce vitrail font regretter la quasi destruction de ces peintures sur la Passion, dont certains détails ont leur originalité.

3. LA FLAGELLATION ET LA RÉSURRECTION (Fragments). Notre Seigneur, nu jusqu'à mi-corps, est attaché à une colonne rouge, surmontée d'un chapiteau vert. A gauche, trois soldats à peu près nus, le flagellent avec de fines lanières ; l'un, vêtu de bleu, à droite, semble tirer les cheveux de la divine victime, l'autre, à senestre, brandit des verges.

Plus haut le Sauveur, debout sur la pierre du tombeau, un simple linge aux reins, tient une croix de la main gauche : c'est l'étendard du vainqueur de la mort. A sa droite, où flotte un manteau rouge, un soldat est couché sur le dos. A gauche, deux gardes sont à demi masqués par le sépulcre.

4. L'ANNONCIATION (Fragments). Au sommet, dans la pointe de l'ogive, un personnage courbé et à genoux. Le sujet paraît être l'archange Gabriel, tenant le bras droit levé vers le ciel et, dans la main gauche, un bâton pommeté ou un sceptre fleurdelysé, avec une banderole, comme héraut de la parole divine. La Vierge est à genoux, les mains jointes.

5. LE PORTEMENT DE LA CROIX ET LA VÉRONIQUE. Le Christ,

1. A Chevières, le soleil de crucifixion a une tête de femme vue de face et la lune le profil d'une tête d'homme. Ils sont dessinés dans *Le Vitrail* de L. OTTIN, p. 4.

dont la tête est belle, vêtu en violet, tombe sous le poids de sa croix. Simon de Cyrène est derrière; il l'aide à se relever. Un personnage aux épaules nues ouvre la marche. Derrière le Sauveur, un soldat lève et agite son bâton, pour l'obliger à se redresser. Sainte Véronique présente un voile devant le visage de Jésus-Christ. Deux saintes femmes nimbées, dont la sainte Vierge, et saint Jean sont au second plan, avec les soldats.

6. LA PIËTA. La mère des douleurs, nimbée, les mains jointes, a le corps de Jésus sur ses genoux. En bas, à la droite du Christ, on voit la tête et un tibia d'Adam. Selon la tradition, le père du genre humain a été inhumé à l'endroit où fut plantée la croix du Rédempteur. Le mot *calvaire* veut dire *lieu du crâne*. Dans le lointain, les tours et les édifices rappelant la ville déicide, sont d'un caractère français moyenâgeux, tandis que dans le panneau voisin les édifices ont un caractère bien italien.

7. SAINT PAUL et SAINT JACQUES. Dans le panneau inférieur, à droite, sont représentés deux apôtres à tête nimbée : *saint Paul* en robe violette et manteau rouge, caractérisé par la longue épée qu'il tient de la main droite, avec un livre ouvert de la gauche, et *saint Jacques* portant aussi de la gauche un livre fermé et de la droite un haut bâton à coquilles. Le fond est damassé et frangé.

Cette fenêtre centrale, d'un autre faire que les deux autres, est de beaucoup celle qui a le plus souffert des restaurations.

Fenêtre du côté de l'Evangile ¹.

Nous lisons de haut en bas et de gauche à droite, en remarquant d'abord, au sommet de l'ogive, deux cartouches semblables portant la date 1541. Des détails d'archi-

1. Voir la reproduction ci-contre.

teature Renaissance encadrent les sujets de cette verrière à deux rangs de scènes¹.

1. NOÉ ET SAINT PIERRE. Le premier panneau représente saint Pierre sur le rivage, portant une énorme clef à la main droite, vêtu d'une courte robe blanche à fleurons jaunes et d'un manteau rouge, les jambes et les pieds nus. Le bras gauche est replié et la main tient un livre.

Devant lui, une plaine liquide figure le déluge universel, où vogue en sûreté l'arche de Noé supportant un édifice de style renaissance, sous le portique duquel se montrent trois personnages, tandis que vers la fenêtre du fronton vole la colombe, messagère de paix.

Il y a là évidemment, dans un rapprochement heureux, l'image de l'Eglise militante qui sera ballottée sur les flots de la persécution, jusqu'à ce qu'elle touche au port de la tranquillité sans fin. *Hæc est cymba quâ tuti vehimur*, lisait-on dans l'ancienne prose de la Dédicace des Eglises. Sur cette barque, nous voguerons nous-mêmes avec sécurité, comme la liturgie l'indique encore dans la Prose de la fête de saint Pierre :

*Navis Petri non quassatur,
Contra fluctus obfirmatur :
Hac in arcâ grex salvatur
Integer credentium.*

La barque de Pierre ne peut sombrer ; elle est garantie contre les flots : c'est dans cette arche (de survivance) que le troupeau entier des croyants trouvera le salut.

1. M. l'abbé Leclair, ancien curé de Remy et Lachelle, nous a affirmé que les deux panneaux plus petits de la base de cette fenêtre, remplacés actuellement par des verres losangés, furent cédés il y a une quarantaine d'années, moyennant 500 fr., à un amateur d'antiquités. Grâce aux notes prises, antérieurement à cette vente regrettable, par le chanoine E. Morel, nous savons seulement que le sujet représenté était à gauche, saint Jean l'Evangeliste, et à droite, la décollation de saint Jean-Baptiste.

Le déluge, d'après saint Pierre (Epit. II^{me}, ch. 2), était l'emblème du baptême. La branche d'olivier portée par la colombe est un symbole de paix et de réconciliation. La colombe est l'antique symbole du Saint-Esprit, par lequel nous renaissions dans le baptême, dès que nous sommes entrés dans l'Église.

2. LE SACRIFICE D'ABRAHAM. A droite du panneau précédent, se voit le patriarche Abraham, vénérable vieillard à la longue barbe blanche, avec un vêtement rouge ouvrant sur une tunique bleue. Il est chaussé de grandes bottes à revers en cuir fauve. Son bras, armé d'un long glaive, est prêt à frapper son fils Isaac, vêtu de bleu, agenouillé sur un autel quadrangulaire peu élevé. Un ange drapé de blanc arrête son bras. Au bas, se trouvent un fagot, un vase à feu, et l'agneau ou bélier qui sera immolé à la place d'Isaac, image du Christ sacrifié sur le bois de la croix.

Cette partie du vitrail est moins bien traitée.

3. SAINT MÉDARD ET SAINT ARNOUL (?). Saint Médard en manteau rouge doublé de vert avec aube blanche et tunicelle bleue, est représenté debout, ganté, crossé, mitré, mais sans nimbe. Il élève la main droite au-dessus de deux chevaux couchés à ses pieds et semble bénir, en regardant le saint personnage qui lui fait vis-à-vis.

Son attitude est bonne. Mais que signifient ces deux chevaux ? Rappellent-ils le poulain que saint Médard aurait fait ferrer¹, ceux qu'il abreuvait² ou encore ceux que son père avait confiés à sa garde et dont il put donner quelques-uns ?

J'ai raconté jadis, dans le *Journal de l'Oise* du 7 juin 1888, ce trait légendaire de saint Médard, né à Salency,

1. Cf. *Saint Eloi et son cheval au pied coupé*, dans la *France médicale*. Février 1910, p. 69.

2. Saint Ouen, au 3^e livre de la *Vie de Saint Eloi*, chap. 12, a dit qu saint Eloi gardait aussi les chevaux de son père et leur rendait « la guarison, l'embon-point et la douceur ».

vers l'an 437, et resté vénéré et populaire dans toute la France. Au moyen âge, il a été entouré d'une auréole poétique qu'on appelle *légende*, formée de toutes les traditions pieuses amoncelées autour de son nom et de ses reliques conservées au monastère bénédictin de Saint-Médard, à Soissons.

Ces fictions prirent leur origine de quelque fait historique plus ou moins dénaturé par la tradition orale, (V. la *Légende dorée*, de Voragine, l'ouvrage de Pierre de Natalibus, *Catalogus Sanctorum*, in-8° 1564, et le Dictionnaire iconographique des attributs des Saints, par L.-J. Guénébault). La légende ayant rapport à ces pluies qui tombent ou cessent de tomber, suivant le bon vouloir de saint Médard, a été formulée, au bon vieux temps, dans cet adage singulier :

C'est saint Médard qui abreuve ses poulains.

Il est intéressant de rapprocher de notre vitrail un bas-relief du xv^e siècle conservé dans l'église de Curchy, canton de Nesle (Somme). Saint Médard est debout, un fragment de crosse à la main, de l'autre bénissant, mitré, mais également sans nimbe. A ses pieds un homme est à genoux, de l'autre côté, se trouvent deux chevaux, dont l'un est couché.

Le P. Ribadeneira, dans sa *Vie des Saints*, publiée vers 1550, nous explique ainsi cette scène. Le jeune Médard ayant vu un pauvre marchand désespéré d'avoir perdu son cheval, lui donna un de ceux qu'il gardait; puis, comme on le soupçonnait d'avoir vendu le cheval qui appartenait à son père, il se mit en prière, et Dieu permit que le nombre des chevaux se trouvât complet dans l'écurie du père de Médard.

Lorsque notre saint fut évêque, il ne voulut jamais avoir qu'un domestique et un seul cheval, et encore, le plus souvent, faisait-il ses voyages à pied, « ayant appris du Psalmiste (ps. 32, vers. 17) que le salut est mal assuré sur un cheval, *fallax equus ad salutem...* », dit Jacques Le

Vasseur, quand, dans ses *Annales de l'église de Noyon*, t. II, ch. XLIV, p. 363, il traite le *Palefroid et les Poulains de saint Médard*, avec cette science ingénue qui lui fait retrouver en Noé l'anagramme de Noyon et le fondateur de cette ville.

L'autre personnage est un abbé vêtu de blanc, pieds nus, portant la tonsure monacale et nimbé. Il a sous chaque bras une crosse et dans chaque main une église. L'artiste a voulu rappeler ainsi que ce saint a fondé et dirigé deux abbayes.

La double crosse, emblème d'une double juridiction, ne laisse aucun doute, mais la robe et la tonsure indiquent-elles saint Bernard, comme l'a pensé *a priori* notre regretté ami, l'abbé Marsaux ? Mon affectionné maître, le chanoine Müller, dans ses *Courses archéologiques* de 1904¹, penche pour saint Gilles, mais je ne vois pas l'attribut distinctif du célèbre abbé nîmois. Il reste donc un point obscur que je me borne à signaler à des archéologues plus compétents.

Il ne faut pas oublier que l'abbaye de Saint-Arnoul de Crépy² avait droit de présentation à la cure de Lachelle, et je ne trouverais pas étrange qu'on ait voulu rappeler le souvenir d'un saint Arnoul, abbé et protecteur de l'abbaye bénédictine de Saint-Médard de Soissons, avant d'être évêque de cette ville, puis fondateur d'un autre monastère bénédictin, à Oudembourg, à une lieue d'Ostende (1084), d'où les deux crosses et les deux églises qui le caractérisent. Mais cette explication n'est pas satisfaisante, s'il s'agit d'un saint Arnoul, martyr du VI^e siècle, qu'on dit avoir été archevêque de Tours, en l'honneur duquel l'ancien monastère de l'ordre de Saint-Benoît fut fondé à Crépy-en-Valois, en 1008, puis donné, en 1078, à l'abbaye de Cluny, dont il devint un prieuré. Je ne saurais guère élucider, encore moins trancher la difficulté en question. On m'objectera que la robe du personnage est blanche et que ce devait être un cistercien. Il y eut des bénédictins blancs et les cisterciens ont

1. E. MULLER, *loco cit.*, p. 74.

2. Voir *Gallia Christ.*, t. X, col. 1484.

toujours appelé saint Bernard leur père et saint Benoît leur glorieux patriarche.

Une tenture damassée sert de fond aux deux personnages ; entre leurs pieds, un signe rappelant la lettre *n*, aux contours arrondis, est peut-être la signature de l'artiste verrier.

4. UN SAINT ÉVÊQUE (à identifier) ET SAINT ANTOINE. En face, un saint mitré, tenant une crosse d'archevêque, bâton pastoral en forme de croix simple, laisse entrevoir une tunique verte sous son manteau doublé de blanc, agrafé d'un fermoir. Est-ce saint Remi, ou saint Leu ? *Adhuc sub judice lis est.*

Son pendant est l'ermitte saint Antoine, abbé, à la barbe vénérable ramenée en coup de vent. Il tient un livre de la main gauche, et s'appuie de la droite sur son bâton traditionnel. A ses pieds, l'animal, qui lui sert de fidèle compagnon, allonge la tête et la patte droite.

Mais pourquoi le rapprochement de ces deux saints ?

5. SAINTE MARGUERITE ET SAINTE CATHERINE. Sainte Marguerite d'Antioche, nimbée, vêtue d'une robe verte, avec manteau rouge et ceinture à cordons, terrasse un monstre aux ailes de chauve-souris, ou dragon menaçant allongé à ses pieds. Ses mains jointes tiennent une petite croix, pour rappeler que cette faible vierge a triomphé du démon par la vertu de la croix¹.

Sainte Catherine, coiffée de perles, sans nimbe, domine le tyran Maxence, son persécuteur, emblème de la philosophie, qui, couvert d'un chapeau rouge et d'un manteau d'hermine, s'aplatit à ses pieds. La sainte a un livre ouvert en main ; sa robe est jaune et son manteau bleu. L'épée de la décapitation, à gauche, la roue brisée de son martyr, à

1. M. Müller, toujours si perspicace, a hésité sur cette figure et indiqué (*loco citato*) le nom de sainte Marthe, avec un point d'interrogation. S'il s'agissait de cette sainte, ne serait-elle pas munie, non de la croix comme sainte Marguerite, mais du goupillon traditionnel, ou de l'eau bénite, dont elle fit usage pour délivrer Tarascon de la tarasque, dragon qu'elle extermina ?

droite, caractérisent nettement la patronne des jeunes filles.

Le fond est encore une tenture damassée et sur une colonne on lit la date de 1536. Cette date indique clairement que dans cette fenêtre, il ne reste du vitrail primitif que le sommet daté de 1544 et que la partie basse est une épave d'un vitrail antérieur détruit.

6. SAINT LOUIS ET SAINT DENIS. Saint Louis, nimbé de jaune, en costume de chevalier, porte le sceptre de la main droite et la couronne d'épine verte de la main gauche. Ses chausses sont bleues, sa tunique de pareille couleur et son manteau d'hermine, avec le collier royal. Son diadème est bas, fleurdelysé et ses cheveux coupés en rond, suivant le type habituel du saint roi de France.

Il a pour pendant un saint céphalophore, saint Denis, en robe blanche, tunique bleue, chasuble ample de drap d'or, gants rouges et crosse. Il porte sa tête dans ses mains. L'amict dépasse un peu le col de la chasuble qui semble ramener le *sudarium* de la crosse. L'auréole est la couronne particulière des saints ; ici le nimbe est pourpre, à cause du sang répandu dans la décapitation. On donnait aussi jadis une auréole blanche aux vierges et une verte aux docteurs. Cette distinction des couleurs se retrouve dans le symbolisme liturgique, qui règle les vêtements sacerdotaux, selon le saint dont on célèbre la fête.

Fenêtre du côté de l'Épître.

1. PORTRAITS DES DONATEURS. Dans le bas de ce vitrail, on voit les portraits du donateur et de la donatrice, à genoux l'un derrière l'autre sur un prie-Dieu supportant un livre ouvert. Le donateur, avec son fils, est en surcot à manches étroites. Son patron, saint Pierre est au-dessus, tenant une clef de la main gauche et bénissant de la droite. Sa tête semble avoir une couronne monacale.

La donatrice est agenouillée avec sa fille. Elles sont vêtues, comme dans le vitrail de Chevrières, et portent une

guimpe, une faille sur la tête, une patenôtre à la ceinture, des manches larges retournées. Le patron crossé, en chasuble, dans une barque avec un rameur, porte une large tonsure comme un moine : c'est saint Nicolas.

Un même encadrement réunit les deux motifs de saint Pierre et de saint Nicolas et les sépare de l'arbre de Jessé placé au-dessus. Malheureusement, il est impossible d'identifier ces bienfaiteurs de l'église, Pierre et Nicole ; les fragments de l'inscription en lettres gothiques sont trop incomplets et réunis au hasard... L'histoire locale a perdu là un document précieux pour Lachelle. Nous avons épilé ces restes d'une phrase inintelligible : *Boierius i ont doné... sa flame... i... priez Dieu p^{or} eux*. C'est tout ce qu'on peut risquer sur cette inscription inexplicable. Un autre fragment retourné porte, en mêmes lettres gothiques : *... rue la...*

A la base, sur un filet de verre, on lit : RESTAURÉS (*sic*) PAR LES SOINS DE M. L'ABBÉ TOILON (*sic*) 1909.

2. L'ARBRE DE JESSÉ. Ce vitrail serait d'une tonalité très belle et très délicate, s'il n'était privé de lumière par le voisinage d'une maison à peine séparée de l'église par un étroit chemin de ronde. Le fond est d'un bleu *lazulite*, pour employer l'épithète technique, et la facture plus artistique encore que chez les précédents.

Comparons-le avec celui qu'on admire dans l'église de Saint-Firmin, près de Chantilly, daté de 1543 et donné par le connétable de Montmorency. Là, c'est sur fond blanc que les ancêtres de la Sainte-Vierge sont représentés à mi-corps dans des épanouissements de feuillage.

Nous savons tous la prophétie d'Isaïe : « Il sortira un rejeton de la tige de Jessé et une fleur naîtra de sa racine.¹ L'esprit du Seigneur reposera sur lui, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de

1. Saint Paul a commenté cette révélation du prophète : *Erit radix Jesse et qui exsurget regere gentes, in eum gentes sperabunt*. « Jessé sera la racine, d'où sortira celui qui se lève pour régner sur les nations ; en lui les nations mettront leur espérance. » (Rom. XV, 12.)

science et de piété... En ce temps-là le rejeton de Jessé sera exposé devant tous les peuples comme un étendard ; les nations viendront lui offrir leurs prières et son sépulcre sera glorieux. » (Isaïe XI, 1.)

Combinée avec la généalogie du Sauveur, cette prophétie d'Isaïe fut un des thèmes les plus féconds de l'art chrétien au cours du moyen âge. C'est par les nombreuses verrières de l'arbre de Jessé que le xvi^e siècle a su habilement figurer la préexistence de Jésus-Christ dans l'Ancien Testament. La généalogie authentique du Christ n'est pas seulement le titre de noblesse du *premier gentilhomme du monde*, suivant le mot de Lacordaire, c'est encore la preuve de la divinité de Celui qui, seul, peut vivre et agir dans ses ancêtres. La sculpture a représenté également l'arbre de Jessé dans les voussures du grand portail d'Amiens, et sur le tympan du portail nord de la cathédrale de Beauvais. Combien de fois la gravure, au xvi^e siècle, n'a-telle pas donné la généalogie du Christ, telle que la Société de Saint-Augustin, à Lille, se plaît à la reproduire dans nos livres de prières liturgiques ? Combien de verrières justement célèbres, de la première moitié du xvi^e siècle, n'ont pas retracé le même sujet ! Une des plus belles est celle de l'église Saint-Etienne de Beauvais, où l'artiste Engrand Leprince, maître-verrier, donna aux rois de Juda, ancêtres du Messie, les traits de personnages contemporains.

A Lachelle, *si parva licet componere magnis*, l'arbre de Jessé soutiendrait la réputation d'un artiste verrier, si les

1. Citerai-je encore Saint-Antoine de Compiègne, Saint-Nicaise de Conchy-les-Pots, Fresnoy-la-Rivière, Villers-sous-Saint-Leu, Pierrefonds (débris), le cadre du retable de Maignelay, dans l'Oise ; — l'église Saint-Jean-Baptiste de Péronne, vitrail du xvi^e siècle, complètement refait après le bombardement de 1870, avec une disposition particulière dans le sommet : la tige se partage en trois branches portant, celle du milieu l'enfant Jésus, le plus beau fruit de l'arbre, et les autres, la Sainte Vierge et Saint Joseph ; le tympan de l'église de Saint-Riquier, Roye, dans la Somme ; — l'église de Gisors, de Bourg-Achard, dans l'Eure ; — Groslay et Triel, en Seine-et-Oise ; — le retable de Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris, etc., etc.

désastres des âges n'avaient pas rendu les lacunes irréparables. On lit sur un phylactère : *Egrediet... virga* (ce mot est à l'envers) *de ra... Je... et flos de ra...*¹ Ordinairement la tige de Jessé a une fleur qui s'épanouit, malgré la multiplicité des personnages, ou un lys entourant Marie et le divin Enfant. Ici, le sommet de la verrière est tellement endommagé que le couronnement fait totalement défaut.

Jessé, comme on le voit souvent, est là couché dans son manteau² royal; il ne porte pas de diadème. C'est un beau guerrier dont les chausses sont ornées d'un semis de fantaisie. Son cœur est comme la racine d'où sort le tronc de l'arbuste, aux petites branches. *Virga* et non *arbor*, dit le texte sacré. De sa bouche semblent sortir les premiers mots : *Egredietur virga*. A droite et à gauche, les rois se superposent sur des branches vertes, tandis qu'elles sont dorées à Clermont.

Quelquefois Jessé est représenté assis dans une *chaise*, comme dans le vitrail de Saint-Antoine à Compiègne ou dans le retable de Maignelay, dans les fenêtres de l'église de Châtillon-sur-Seine, dans l'église Saint-Armel à Ploërmel, etc., etc. Très rarement, on le voit debout : je ne le connais ainsi qu'à Saint-Pierre de Roye (Somme).³

A Lachelle, les branches légères, sortes de rinceaux, supportent 13 rois couronnés, représentants de la race de Jésus-Christ, soit, avec la souche, les *quatuordecim generationes* de la généalogie.

Cette succession de générations d'hommes résume l'histoire des divines promesses : les travaux, les luttes et les

1. *Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet.* (Isaï. XI. 1.) La messe votive de la Sainte Vierge en fournit l'explication liturgique, et l'une des antiennes de l'Avent (19 décembre). *O radix Jesse... super quem continebunt reges os suum...* rappelle cette interprétation.

2. A la chapelle du chevet de la cathédrale de Beauvais, dans la première lancette de la fenêtre du fond (xiii^e siècle), Jessé est plongé dans un sommeil extatique.

3. Cf. Abbé Corblet. *Etude iconographique sur l'arbre de Jessé.* Paris 1860.

tribulations du peuple juif d'où, à l'heure prévue, sortira le Messie promis.

Des archéologues plus habiles et plus sagaces pourraient étudier le symbolisme des noms. Je me contenterai de lire un fragment de banderolle retournée qui semble s'appliquer à Jessé. Il n'y a que ces mots : *et diebus ejus*, puis, après un mot illisible, *de radice ejus*. La suite du texte paraît se rapporter à David, fils de Jessé, si reconnaissable par sa harpe traditionnelle. Un roi tient un livre ouvert, deux autres présentent un sceptre ; un autre a les mains jointes. D'aucuns ont une main attachée aux branches de l'arbre et en montrent le sommet. A droite, au-dessus d'un roi, on distingue, en chiffres blancs, 1539. Ce morceau de verre peut avoir été rapporté là lors d'une restauration fâcheuse. Le personnage le plus maltraité, Salomon, peut-être, ne montre plus que sa tête posée sur une table, tandis que les autres monarques sont debout, assis ou à genoux.

*
**

A qui attribuer ces œuvres intéressantes ? Comme elles ne sont pas signées, il y a là un problème qui restera sans doute longtemps irrésolu. Nous ne connaissons pas davantage la famille des donateurs, Pierre et Nicole, si regrettamment outragés par le temps. Mais le domaine de l'art est *investigable*...

Beauvais faisait école alors ; il y avait des maîtres-verriers dans toute la contrée. M. Pierre Dubois en a cité plusieurs, d'après les comptes de fabrique de Maignelay, à propos de rétables flamands des xv^e et xvi^e siècles, dans l'Oise¹. A Montdidier, Adrien Hermant et Jehan Chanleu travaillaient, en 1520 et les années suivantes, pour l'église de Maignelay ; ils y exécutaient la verrière de sainte Marie-Magdeleine et de saint Nicolas.

En 1527-1528, on fit venir d'Amiens le peintre Huchon, pour réparer une verrière qu'un cambrioleur avait brisée,

1. *Bulletin de la Société historique de Clermont*, année 1906, p. 140 et suiv.

en s'introduisant dans cette église. En 1530-1531, ce fut Alexandre Tomesan, de Compiègne, qu'on chargea de refaire « Dieu le Père à la verrière de la chapelle Saint-Jehan », de la même église. En 1546-1547 une verrière de saint Michel y fut restaurée par Jehan Crépin, de Montdidier, où d'autres maîtres-verriers, qu'il ne faut pas confondre avec de simples vitriers, vivaient aux xvi^e et xvii^e siècles. A Saint-Firmin (Oise), une verrière du xvi^e est signée d'Adam Souldoyer ; il était verrier à Senlis. Les vitraux de cette église furent donnés par le cardinal de Boissy, descendant des Montmorency, et par l'abbaye de Saint-Nicolas. Enfin beaucoup plus tard, en 1639-1641, nous trouvons, à Clermont, un autre peintre verrier nommé Hilaire Lange, remplacé en 1645 par son compatriote Charles Lepot.

Mais arrêtons là cette nomenclature, ce simple crayon, comme on disait, et souhaitons que les artistes inconnus, qui n'avaient pas besoin de signer leurs œuvres pour faire l'admiration des siècles suivants, après avoir contribué à décorer la maison de Dieu, sur la terre, aient leurs noms inscrits aux cieux (Luc X, 20).

C'est le vœu exprimé, dès 1655, par un curé de Lachelle. Dans un de ses registres manuscrits,¹ M. l'abbé Morel a lu, en effet, cette pensée philosophique sur la fragilité des choses de ce monde, par laquelle je termine :

*O passant, l'estre humain ce n'est rien qu'un non estre :
On commence à mourir dès qu'on commence à naistre.
Et comme en navigeant nous tendons tous au port,
Ainsi vivre ce n'est qu'aller droict à la mort.*

*Mors vitam sequitur ; moritur bene qui bene vivit.
Respice principium, potius sed prospice finem,
Suspiciens cœlum despiciensque solum.*

Robert LESCUYER, curé de la Chelle.

L. PIHAN.

1. Archives de la Mairie de Lachelle.